

# Les anthropologues et les économistes ont–ils quelque chose à se dire, et si oui, quoi au juste ?

Jean-François Barré

► **To cite this version:**

Jean-François Barré. Les anthropologues et les économistes ont–ils quelque chose à se dire, et si oui, quoi au juste?. Travaux & documents, Université de La Réunion, Faculté des lettres et des sciences humaines, 1994, pp.89–100. hal-02170749

**HAL Id: hal-02170749**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02170749>**

Submitted on 5 Mar 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Les anthropologues et les économistes ont-ils quelque chose à se dire, et si oui, quoi au juste ?<sup>1</sup>

---

*Jean-François BARÉ,  
ORSTOM, Paris.*

Les quelques réflexions que je voudrais vous proposer sont assez explicites dans le titre de cette conversation, que j'ai laissé volontairement ouvert. Il s'agira plutôt d'une catégorie particulière d'économistes, les économistes du « développement ». Pour ne pas laisser cette question artificiellement ouverte je voudrais dire tout de suite que je crois que oui, nous avons des choses à nous dire, ou plus exactement qu'il y a des champs de recouvrement entre les deux disciplines.

Mais on pourrait tourner autrement la question et se demander « faut-il que les anthropologues et les économistes travaillent ensemble ? » Après tout dans le paysage institutionnel actuel un anthropologue peut travailler toute sa vie sur des sujets merveilleux et assez théoriques du genre : « est ce que les Aranda d'Australie ont bien ou non quatre sous-classes exogamiques » ou bien : « les modèles hiérarchiques Samoans sont-ils en rapport avec la relation frère-sœur, ou est-ce l'inverse ? » Un économiste du développement peut de même se demander : « les effets de liaison dépendent-ils

---

1. Version légèrement remaniée d'une conférence tenue en 1992 à l'invitation du département d'Anthropologie de l'Université. Je remercie Bernard Champion de son amicale proposition de publier ce texte. Le style oral n'a pas été systématiquement corrigé.

de l'investissement correspondant de nouvelles industries, ou de la probabilité que ces nouvelles industries voient le jour ? »<sup>2</sup>. Le problème qui se pose ici, au moins pour les anthropologues, est de savoir de quoi l'on parle au juste lorsque l'on parle des Samoans ou des Aranda. Il y a presque autant de Samoans qui vivent sur la côte Ouest des États Unis qu'à Samoa. Les communautés Samoanes de Samoa — notamment des Samoa américaines — sont difficilement pensables sans les Samoans de la « diaspora » du fait de l'importance des transferts d'argent qu'ils consentent à leurs groupes familiaux. Cette question des transferts de la communauté émigrée est d'ailleurs une question tout à fait majeure dans beaucoup d'états indépendants du Pacifique, si bien que les statistiques mentionnent toujours un poste *remittances from abroad*.

Donc si l'on essaie de parler avec un minimum de rigueur de Samoa on doit aussi parler de choses que l'anthropologie n'a pas pour objet de traiter, de flux monétaires et donc de l'utilisation d'institutions comme la poste, la banque et la douane. Bref on est immédiatement dans ce que Fernand Braudel et Immanuel Wallerstein ont appelé « l'économie-monde » ou le « système-monde ». En général, je crois qu'il est peu de communautés rurales que l'on puisse considérer autonomes de l'économie monétaire et donc d'un regard exclusivement anthropologique. Je ne discute pas de savoir si c'est bien ou si c'est mal, mais c'est ainsi. Pour prendre un contre-exemple si les communautés rurales Malgaches se retrouvent actuellement dans des situations d'isolement cela a tenu tout autant à un cycle de régression des échanges inter-communautaires, inter-régionaux et internationaux procédant lui-même de ce qu'il faut bien appeler l'incurie des gouvernements malgaches de ces dernières années, que d'une sorte de projet collectif autonome.

Tout ceci pour dire que l'anthropologie, dans le monde que nous connaissons désormais, se trouve toujours parler désormais d'économie à un titre ou à un autre, fût-ce

---

2. Exemple emprunté à P. Guillaumont, *Economie du développement*, Paris, P.U.F., Collection Thémis, vol. II, 1985 : 114.

implicitement, dès l'instant où elle aborde la question qui la fonde soit la variété ou la variabilité des formes culturelles et sociales. L'anthropologie se trouverait donc parler d'économie malgré elle mais est ce que cela veut dire qu'elle parle avec les économistes ?

Eh bien non. Le fait que ce soit des Samoans de Californie qui effectuent des transferts monétaires aux Samoans de Samoa intéressera sûrement les économistes dont beaucoup sont des gens curieux et ouverts beaucoup plus que les anthropologues ne le croient. Mais pour eux, en tant que représentants de leur discipline, ces relations inter-communautaires mais internationales (dans le cas des Samoa Occidentales) vont relever des « transferts des non-résidents » ; et quand les Samoans de Californie vont ramener des dollars américains à Samoa ceci a déjà un nom dans la macro-économie, ce sera comptabilisé dans les « invisibles » de la balance des paiements. L'économie ne connaît pas vraiment ni les Samoans, ni les neveux utérins, ni les communautés territoriales etc... elle connaît des agents, des ménages, des prix, des coûts ; ceci quels que soient les efforts de différents courants — comme l'économie « substantiviste » à la Polanyi — pour tenir compte de la variabilité du monde. Le problème est qu'en parlant de ces choses, l'économie et l'anthropologie parlent bien de la même chose ; qu'un Samoan utilise un dollar ne l'empêchera jamais d'avoir une relation très spécifique avec sa soeur ; et vice versa. Reprocher à l'économie et aux économistes d'être ethnocentristes est redondant. A en rester là on ne voit pas ce qu'anthropologues et économistes auraient à se dire : les uns voient le monde organisé en communautés relevant de schèmes mentaux spécifiques, les autres en termes d'acteurs produisant et échangeant des valeurs mesurables. Le problème, répétons-le, est que les deux ont raison et que le fait d'appeler sa cousine croisée matrilatérale du même nom que son épouse, comme en Indonésie ou à Fidji, n'empêchera jamais le prix de trois ignames et d'une livre de tomates d'être un prix donné à un moment donné ; si le prix baisse parce que le vendeur aime mieux sa cousine qu'une étrangère, cela ne l'empêche pas non

plus d'être un prix. L'économie, au fond, est par définition aveugle aux formes sociales (le livre fondateur d'Adam Smith est intitulé *Enquiry onto the Wealth of Nations* (...)) (la richesse des nations) et non par exemple *the Welfare of Nations* (le bien-être ou le bonheur des nations). Ceci parce que pour l'économie politique le bien-être est inclus dans la richesse (Hirschman), et que c'est d'abord cette dernière qui pose problème. L'anthropologie, de son côté, est souvent indifférente à l'universalité de la valeur.

C'est bien pourquoi ce qu'il a été convenu d'appeler l'anthropologie économique s'est engagée de son propre aveu dans des culs-de-sac<sup>3</sup>. On ne peut pas construire une anthropologie économique par la seule répétition de la constatation selon laquelle il y a des formes sociales différentes au travers desquelles circule la valeur ; le problème n'est pas qu'il y ait diversité, il est qu'il y ait de la valeur comme reconstruction universelle. Ce tropisme de l'anthropologie dite économique vers quelques portes déjà ouvertes peut paraître, en fait, procéder d'une certaine inattention à la constitution de la valeur dans les grands centres économiques du monde, qui ont donné naissance à l'économie elle-même comme regard sur le réel. C'est l'expérience centenaire de viticulteurs bordelais qui s'inscrit mensuellement dans la balance commerciale française ; il en était déjà ainsi au temps d'Aliénor d'Aquitaine, alors que l'Aquitaine appartenait à la couronne d'Angleterre.

Ce qui semble donc prévaloir dans les rapports entre anthropologie et économie c'est au pire, une ignorance totale et au mieux, si l'on ose dire, une méprise réciproque sur le champ professionnel des uns et des autres.

J'ai failli intituler cette conversation : « les anthropologues sont-ils aux économistes comme les chiens sont aux chats ». Bien que je ne sois nullement spécialiste d'éthologie animale j'ai

---

3. Voir de Maurice Godelier (ed.), *Un domaine contesté : l'anthropologie économique*, Paris, Mouton 1974.

l'impression que les rapports traditionnellement difficiles entre ces deux sortes d'animaux tiennent à ce qu'ils reconnaissent en l'autre quelque chose de familier, mais de suffisamment différent pour que cette familiarité soit perturbante ; les chats reconnaissent dans les chiens, disons des êtres pourvus d'un pelage reconnaissable, mais à la conduite inexplicablement bruyante et désordonnée, alors que les chiens, pensant participer de la même maison que les chats, n'arrivent pas à comprendre pourquoi ces derniers passent leur temps à faire la sieste.

On pourrait, encore, caractériser les rapports entre anthropologues et économistes selon les traditions de pensée des uns et des autres, ou leurs « paradigmes » au sens de Thomas Kühn. En gros, les économistes voyant les anthropologues gesticuler sur la diversité humaine se demandent ce qu'ils pourraient bien faire de ces signaux (le mode d'emploi économique n'est jamais indiqué) alors que les anthropologues n'arrivent pas à comprendre selon quel monstrueux cheminement logique un Samoan peut être un simple agent économique. En gros, les économistes sont les brutes des anthropologues, qui sont les poètes ou les rêveurs des premiers. Ces stéréotypes se retrouvent dans un ensemble d'attitudes ; les anthropologues se conduisent comme s'ils n'aimaient pas l'argent et les comptes ; on voit symétriquement des économistes affirmer hautement qu'ils ne comprennent rien à ce qu'écrivent les anthropologues (voulant signifier par là qu'eux font dans « le concret ») alors qu'ils ont pour livre de chevet des documents abstraits et opaques s'il en fut comme les *Comptes économiques de la Réunion*, comme l'un d'entre eux rencontré ici. On voit se répercuter dans ces stéréotypes les difficultés de définition réciproque dont je parlais parce que, bien évidemment, on a vu des anthropologues savoir très bien compter quand il s'agit de leur propre porte-monnaie et on a vu aussi des économistes éminents comme Serge Christophe Kolm se convertir au bouddhisme en invoquant qu'il s'agissait là de la pensée la plus apte à animer leur analyses ; ou mon collègue et ami Philippe Couty, qui aime citer Rainer Maria Rilke, expliquer que la croissance économique du Sénégal dans

les années 1970 avait beaucoup de choses à voir avec le message véhiculé par la confrérie musulmane Mouride.

Donc pour en revenir aux chiens et aux chats, il y a sûrement une relation spécifique entre les deux mais elle est liée à un *tertium quid*, l'existence d'une sorte de maison commune. Si on regarde les choses historiquement les deux disciplines sont nées comme des sciences appliquées, mais l'économie est antérieure. L'anthropologie, au moins en France, s'est progressivement autonomisée de l'idée d'application ; mais les premières démarches, de Durkheim, de Maurice Halbwachs, sont des démarches visant à intervenir sur la vie sociale ; elles sont elles-mêmes lointaines héritières de la pensée des Lumières, ou de la pensée révolutionnaire. En économie, on a déjà évoqué ici la *Richesse des Nations* ; Ricardo était, je crois, courtier ; on sait l'attention que Marx et Engels ont porté à la transformation des sociétés, avec des résultats inégaux d'ailleurs ; Keynes a été cofondateur du Fonds Monétaire International, de la Banque des Règlements Internationaux, etc. Mr Rostow a été conseiller de Mr Eisenhower, et Mr Kolm de Mr Mitterrand. Bref au fur et à mesure que l'économie a pris le pouvoir sur le monde, les économistes ont pris le pouvoir tout court.

L'économie s'est donc longtemps présentée comme une science de l'action et de la prévision. Du propre point de vue d'économistes contemporains plus éminents, le moins qu'on puisse dire est que cette visée est porteuse de résultats décevants. Herbert Simon prix Nobel d'Économie 1987 déclare ainsi à la revue *Challenge*<sup>4</sup> que « les manuels d'économie sont un scandale » et « qu'il y a en économie une distance entre la théorie et les données qui ne ressemble à rien de ce que je connais dans les sciences sociales et humaines ». Ce à quoi répondent par exemple les travaux de S-C Kolm concernant l'incapacité de l'économie moderne, malgré sa puissance institutionnelle, non seulement à avoir prévu mais même à rendre compte de faits

---

4. Dans une interview intitulée « The Failure of Armchair Economics ».

aussi majeurs et aussi massifs que le décollage économique du Japon et des « Nouveaux Pays Industriels » d'Asie, du krach boursier de 1987 ou des choses aussi fondamentales au discours même de l'économie que la notion même de croissance économique<sup>5</sup>. Ne parlons pas de la déroute de nombreux pays sous le poids d'une dette extérieure à l'alourdissement de laquelle les élites politico-économiques de ces pays ont certes contribué, mais avec eux les décideurs économiques bailleurs d'aide dans le cadre d'un dialogue pervers, absurde, ou pire, les deux.

Les anthropologues, pendant ce temps, ont pu parfois donner l'impression qu'ils étaient trop occupés pour voir ce qui se passait dans le monde de la décision économique, mais que quand ils le pouvaient ils étaient contre ; ceci sans jamais (jusqu'à récemment) se donner les moyens d'une influence pragmatique sur des décideurs qui se trouvaient généralement être des économistes ; mais peut-être était-ce, en fait, parce qu'ils n'avaient rien de particulier à leur dire.

Dans le même temps, l'anthropologie s'est elle même trouvée placée dans un processus d'émiettement ou de dilution progressive de son objet, comme si le nouveau désordre du monde se projetait sur elle. On vit ainsi émerger dans l'anthropologie institutionnelle une foule de radicaux « ethno » formant des choses comme « l'ethno-botanique, l'ethnozoologie, l'éthno-sémantique, les ethno-textes (sic) » et, pourquoi pas « l'ethno-minéralogie ». On vit même des sociologues institutionnels comme Cicourel proposer le vocable « d'ethnométhodologie » pour rendre compte de modes d'appréhension de perceptions différentes de la réalité sociale. On ne voit pas pourquoi à ce point on ne pourrait pas proposer celui d'« ethno-ethnologie ». On peut citer Marshall Sahlins : l'anthropologie récente semble avoir constamment « divisé la

---

5. *L'homme pluridimensionnel*, Paris, Albin Michel.



difficulté en autant de parties nécessaires pour ne pas la résoudre »<sup>6</sup>.

A ce stade du raisonnement, on peut penser que l'anthropologie et l'économie ont bien une « maison commune » (pour citer l'expression de M. Gorbatchev), mais que c'est une maison en ruines, ou une maison qui fuit de partout. Le fait qu'elle est commune tient tout d'abord à une conscience confuse : pour parler des choses différemment, anthropologues parlent bien des mêmes choses, des hommes et des femmes en société. C'est un objet que s'est donné plus ou moins explicitement l'anthropologie mais des gens comme Albert Hirschman ont rappelé qu'une bonne partie de l'histoire et de l'économie comme discipline peut être lue au travers d'une confrontation, plus ou moins implicite entre deux configurations intellectuelles implicites, celle des « passions » et celle des « intérêts »<sup>7</sup> ; en d'autres termes la rationalisation de l'échange de biens pour contrecarrer « certains penchants dangereux de la nature humaine » pour paraphraser certains encyclopédistes du XVIII<sup>e</sup> Il ne s'agit pas ici de comptabiliser ou de prévoir, mais d'une analyse quelque peu « sauvage » (au sens de la pensée « sauvage » de Cl. Lévi-Strauss) d'un monde vu comme l'opposition entre dispositifs pulsionnels repérables universellement et pourtant spécifiquement organisés : la violence et le gain.

Donc pour nous résumer à ce point de la discussion voici où l'on en est : l'économie est consubstantiellement une science de l'action, une « praxéologie » dont on pourrait dire d'après plusieurs de ses éminents représentants qu'elle a mal tourné -si on savait ce qu'était que « bien tourner » en matière économique. D'un autre côté, l'anthropologie se sépare de l'économie parce qu'elle ne prétend pas être une science de l'action. Bien que Paul Veyne ait parlé dès 1971 de cette « science de l'action » comme l'un des plus clairs espoirs des sciences humaines « et comme

---

6. In *Culture and Practical Reason*, Chicago University Press, 1976 (traduction française plutôt mauvaise, in *Au coeur des sociétés. Raison pratique et raison culturelle*, Paris, Gallimard, 1980).

7. *Les passions et les intérêts*, Paris, PUF, 1980 (Edition américaine, 1977).

d'un *no man's land* encore innommé »<sup>8</sup>, on peut se demander si l'idée d'une science de l'action sociale fait encore le moindre sens vingt ans après, bien que quelques démarches d'anthropologie du « développement » semblent en constituer quelques très modestes ébauches. On y reviendra. Qu'il soit possible de prédire le comportement de micro-acteurs est probable ; généralement, par exemple, l'élévation par la subvention de prix à la production agricole tendra à élever la production d'un bien donné, mais cependant jusqu'à un seuil où (en économie ouverte) la production additionnelle tendra à peser à la baisse sur le prix ou, en cas de subvention, sur les arbitrages publics. Qu'il soit financier ou politique ce seuil financier ou administratif n'est pas vraiment qualifiable : ce qui se passe dans les faits est, généralement que ça continue jusqu'à « ça ne marche plus », ce qui est une définition assez proche de l'empirisme. Dans de multiples cas, on est dans la singularité la plus totale : l'idée que Madagascar sorte de la zone franc en 1974 ne faisait aucun sens deux ans avant (et d'après moi cela ne fait toujours aucun sens) ; l'idée qu'un gouvernement Anglais envoie toute la flotte en 1982 pour récupérer des îles à moutons de l'autre bout du monde était tout à fait imprévisible ; pourtant, cet imprévisible là a largement contribué à la réélection de Mme Thatcher qui a, quant à elle, eu des effets économiques importants. Puisque l'on citait la science de l'action de Paul Veyne, il est vrai que le même auteur écrivait plus tard, en parlant de l'écriture de l'histoire que la bonne question n'est pas de trouver une logique rétrospective mais de se demander « qu'est-ce qu'ils vont encore inventer ce coup-ci ? »<sup>9</sup>. Les capacités prédictives de l'anthropologie, quant à elle, sont nulles ou extrêmement faibles ; elle ne peut dire que des choses du genre « la diversité c'est bien », ou « s'il y a des actions économiques à mener il vaut mieux qu'elles respectent autant que faire se peut la diversité des gens ». Cependant, qu'est-ce qu'« autant » dans « autant que faire se peut » ? L'anthropologie et l'économie se retrouvent souvent dans la position de la

8. In *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil.

9. In *Les Grecs croyaient-ils à leurs mythes*, Paris, Seuil, 1978.

voiture-balai du tour de France, elles passent forcément après les acteurs du drame. En matière de prévision économique la meilleure économie ne semble rien dire de plus, au fond, que des propos de bon père de famille : il ne faut pas trop s'endetter, il faut que la richesse soit répartie etc. ce qu'on peut traduire en « novlangue » économiste, pour parler comme George Orwell, par l'exigence d'une « allocation optimale des ressources ». Cependant comme l'a montré Maurice Godelier<sup>10</sup> on ne sait pas très bien ce que veut dire « optimal » en général. Il y a des gens qui vont dire qu'ils aiment bien vivre à la Réunion parce qu'ils gagnent plus d'argent, ou qu'ils ont une vie plus agréable, et d'autres qui vont préférer Roubaix parce que c'est là qu'ils ont leur famille. En matière de décision économique il y a cette histoire que j'ai vécue et qui est peut être illustrative. Je me suis retrouvé dans le conseil d'une ONG qui s'occupait de machinisme agricole au Sénégal — je m'empresse de dire que je n'ai pas de compétence particulière en machinisme agricole et que je ne connais que très mal le Sénégal, en fait je me trouvais passer dans un couloir du siège de l'ORSTOM quand le problème se posait. Le genre de problèmes de cette ONG était par exemple : si on loue un tracteur à un chef de lignage pour les champs collectifs il n'en fait pas profiter les gens de son lignage ; d'un autre côté, impossible de ne pas en passer d'abord par eux. A partir de là, que faire ? Or je ne vois pas comment l'anthropologie *en tant que telle* aurait une réponse à ce genre de questions. Si ça ne marchait pas avec les chefs de lignage il fallait essayer avec les cadets (mais existent ils en tant que communauté repérable ?) ; je ne parle pas de louer des tracteurs aux femmes dans des univers qui se trouvaient être très masculins ; c'était de toute façon faire une sorte de révolution. C'est précisément là où le domaine de la connaissance se sépare du domaine de la prévision et de l'action : dans ce dernier, aucun choix n'est dépourvu de contreparties négatives, alors que la perception intellectuelle des choses peut se permettre, au moins théoriquement de fouiller l'aspect négatif des situations sans avoir à se soucier de leur effet. Non qu'il n'y ait aucune borne

---

10. Dans *Rationalité et irrationalité en économie*, Paris, Maspero, 1966.

éthique à la connaissance : pour moi un certain type d'éthique est tout à fait premier. Je veux dire par là que ce qui s'est trouvé, par force, des recherches « historiographiques » menées par des gens comme Wiesenthal, Klarsfeld ou Claude Lanzmann ont certainement plus fait pour qualifier et accabler le nazisme que les épurations menées par les résistants de la dernière heure de 1945.

Pour en revenir à notre sujet, cette histoire de tracteurs semble en effet assez éclairante. Au début ce n'est pas une question expérimentale, elle surgit dans l'empirisme : il s'agit d'élever la productivité agricole (et non, remarquons-le, de réduire la natalité par des campagnes de planning familial par exemple). A partir de là on peut se dire, du côté des anthropologues comme de celui des économistes « ce n'est pas ma tasse de thé », soit que l'on fasse une sorte de fétichisme d'une organisation sociale donnée, soit qu'il n'y ait pas de pertinence proprement économique à la question posée (si la productivité est insuffisante c'est peut être que la subvention de l'État aux prix à la production est insuffisante). On peut se dire au contraire : on est là dans une sorte de procès médiateur de la décision et de l'action, dans une de ces « boîtes noires » chères au sociologue Bruno Latour, où finalement les catégorisations *a priori* de disciplines données se trouvent se rencontrer.

Or, précisément, ce sont des démarches menées à un haut niveau de la décision économique, au service de *Social Policy* de la Banque Mondiale qui montrent que ces processus de l'aide économiques peuvent constituer des lieux où l'anthropologie et l'économie se trouvent en congruence, et c'est là dessus que je voudrais terminer. L'argument, longuement développé dans un livre connu, *Putting People First*<sup>11</sup> peut être résumé de manière assez simple : des études menées sur une cinquantaine de grands projets d'aide montrent que la rentabilité de ces projets est directement proportionnelle à leur adaptation au contexte local, et donc à la capacité des populations concernées à les

---

11. M. Cernea (ed) *Putting People First. Sociological Variables in Rural Development World Bank/ Oxford University Press, 1991.*

prendre en charge. Étant donné que les projets d'aide sont par définition déstructurants, il ne s'agit pas exactement d'identifier ce contexte local à des organisations « traditionnelles » mais plutôt à des groupements issus de ces organisations (associations, groupements médiateurs etc...). Cet argument, inlassablement répété dans une réflexion concernant différents domaines de l'aide économique (reboisement, pêcheries, réfugiés etc.) et diffusée à partir de tribunes institutionnelles puissantes peut paraître bien laconique ; c'est en fait qu'il s'inscrit dans cet univers de silence entre anthropologie et économie que l'on évoquait au début de cette conversation. Ainsi que l'écrit Michaël Cernea « aucune théorie du développement induit n'a jamais été articulée ; l'inattention aux peuples et aux gens (*people*) a constitué une caractéristique des modèles éconocratiques ; (...) le résultat final s'est toujours vengé de cette inattention ». Cette démarche, qui doit être signalée en tant que telle du fait de son pragmatisme intelligent, appelle différentes questions<sup>12</sup> — notamment sur qui décide des organisations vraiment représentatives, et comment — mais je vous ai déjà asséné suffisamment de questions pour aujourd'hui, et je préfère terminer sur cet espoir de réconciliation des « passions » et des « intérêts ». Je vous remercie.



---

12. Exposées in J-F Baré « Une pensée positive ? Anthropologie sociale et développement rural » à paraître in *l'Homme* 1994.